



HAL
open science

Partager des choses oniriques

Andreas Mayer

► **To cite this version:**

| Andreas Mayer. Partager des choses oniriques. Communications [EHESS], 2021. hal-03085415

HAL Id: hal-03085415

<https://hal.science/hal-03085415v1>

Submitted on 5 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PARTAGER DES CHOSES ONIRIQUES : AUTO-ANALYSES ET TRADUCTIONS
APRES FREUD*

La théorie freudienne de l'interprétation du rêve est souvent réduite à la formule qui est certainement la plus célèbre que Freud ait énoncée et qui contenait selon lui sa principale découverte dans la *Traumdeutung* : « Le rêve est une satisfaction de désir. » Or, une autre formule étroitement liée à celle-ci, et qui serait peut-être à considérer comme la plus fondamentale, revient sans cesse dans son ouvrage, « les rêves sont absolument égoïstes » : « chez tous c'est ce Cher Moi, bien que déguisé, qui entre en scène ; les désirs qui y sont satisfaits sont régulièrement des désirs de ce Moi ; seule une trompeuse apparence peut faire croire qu'un intérêt pour autrui ait jamais pu provoquer un rêve¹. » Si l'égoïsme du rêve devient une sorte de règle d'or de la méthode freudienne, autorisant l'interprète à retrouver partout sa propre personne sous une forme déguisée, une telle règle est en rapport avec le postulat théorique qui fait du rêve le « gardien du sommeil » opérant un retrait de l'intérêt pour la réalité extérieure pendant le sommeil. C'est pourquoi le rêve est défini, en comparaison avec cette élaboration sophistiquée et ludique qu'est le mot d'esprit (*Witz*), comme « un produit psychique parfaitement asocial » : « il n'a rien à communiquer à un autre ; ayant pris naissance à l'intérieur d'une personne en tant que compromis entre les forces psychiques qui luttent en elle, il demeure incompréhensible à cette personne elle-même et, pour cela, il est totalement inintéressant pour une autre. Non seulement il n'a pas besoin d'attacher de la valeur à son intelligibilité, mais il lui faut même se garder d'être compris, car autrement il serait détruit ; il ne peut subsister qu'en dissimulant son visage (*Vermummung*)². »

Le fait que le rêve se présente souvent au rêveur après le réveil comme une production étrange et incompréhensible trouve son explication dans le postulat qu'il conserve les désirs égoïstes du « moi primaire » de la prime enfance qui ne connaît pas encore la morale : « L'enfant est absolument égoïste, il ressent ses besoins sur un mode intense et fait tout ce qu'il peut pour les satisfaire, sans se poser de questions, en particulier contre ses concurrents, qui sont d'autres enfants, et en première ligne, contre ses frères et sœurs³. » Si Freud insiste sur le caractère profondément asocial du rêve, c'est donc pour deux raisons. D'une part, il ne s'agit pas d'un acte de communication s'adressant à une autre personne, mais d'une « formation de compromis » produite par des forces inconscientes opérant dans le psychisme du rêveur : l'étrangeté du rêve résulterait du fait qu'il est soumis à des mécanismes régissant l'appareil psychique, notamment sa déformation par la « censure », qui déterminent sa forme, son « déguisement ». D'autre part, ce déguisement qui semble être le trait essentiel du rêve pour Freud révèle, dès que l'interprétation psychanalytique lui a ôté son masque, que chaque rêve est un produit psychique s'adressant tout de même à d'autres personnes. Et ces dernières apparaissent en tant qu'« objets » de la vie infantile du rêveur, objets de haine dont il veut se débarrasser en leur souhaitant la mort, ou objets de désir qu'il cherche à posséder. Le rêve serait donc non seulement *asocial* par sa production, mais aussi *antisocial* par la résurgence des affects archaïques conservés depuis la prime enfance : un « acte pleinement psychique », caractérisé pour la plupart par un rapport hostile à l'autre.

* *Communications*, « La circulation des rêves », no 108 (2021), Editions du Seuil. Version définitive.

Avec ces thèses, Freud aura certes jeté les bases de la théorisation ultérieure du « complexe d'Œdipe », notion encore absente des premières éditions de la *Traumdeutung*, et de la compréhension du rapport « transférentiel » que le patient instaure avec le psychanalyste à travers les rêves qu'il raconte. Mais il faut se garder de s'orienter uniquement en fonction de ces développements ultérieurs des théories et des techniques freudiennes, en les comprenant selon une logique interne qu'on attribue à « la psychanalyse » dont on admet trop aisément l'identité et la vérité intemporelles. On risque ainsi de perdre de vue non seulement les transformations et conflits qui vont marquer la genèse du « mouvement psychanalytique », formation épistémique et sociale d'un type nouveau, mais aussi les problèmes spécifiques se rattachant au rêve comme objet *princeps* d'une science nouvelle de l'intime, que Freud avait l'ambition de fonder⁴.

L'auto-analyse : objectivation du rêve ?

La thèse de l'égoïsme du rêveur s'accorde à première vue parfaitement avec la méthode qui est au cœur de cette fondation : l'« auto-analyse », qui exige que l'intérêt de celui qui la pratique se porte exclusivement sur sa propre personne et ses rêves, livrant ainsi un « matériau suffisamment abondant et commode, provenant d'une personne à peu près normale et faisant référence à de multiples occasions de la vie quotidienne⁵ ». Tout ce matériau semble confirmer le caractère profondément égoïste du rêve : le rêve célèbre que Freud place au centre du chapitre méthodologique de *L'interprétation du rêve* (dit « de l'injection faite à Irma ») se révèle motivé par la tentative d'attribuer une faute professionnelle à un autre médecin ; pareillement, dans l'interprétation de plusieurs autres rêves (comme celui « de l'oncle Joseph »), il admet ses sentiments hostiles vis-à-vis de ses collègues ou amis. Mais ce qui se raconte aussi, à travers cette auto-analyse, sous la forme d'un récit délibérément fragmentaire et partiel, c'est la vie et la carrière d'un médecin dans un contexte historique précis, à savoir celui de la Vienne fin-de-siècle, capitale de la monarchie austro-hongroise. De là la tension inévitable entre une lecture autobiographique de *L'Interprétation du rêve* invitant le lecteur à s'intéresser aux « plus infimes détails » de l'existence de l'auteur ainsi qu'aux inévitables « indiscretions » commises par ce dernier, et l'exigence de dépasser une telle attitude de curiosité voyeuriste pour passer « très rapidement et exclusivement à l'exploration plus approfondie des problèmes psychologiques éclairés par là-même⁶ ».

Le dégoût que Freud affichait pour le genre autobiographique et celui de la biographie en général n'a pas empêché ses commentateurs et biographes de lire *L'Interprétation du rêve* non pas comme un livre initiant à la méthode, mais plutôt comme une confession permettant de considérer sa théorie du rêve comme un reflet de sa propre personnalité⁷ (voire de son caractère névrotique). Alors que ces tentatives ont conduit aux raccourcis psychobiographiques qui caractérisent la littérature sur Freud jusqu'à nos jours, d'autres contestations de l'universalité de la théorie psychanalytique du rêve prenaient plutôt la forme d'un relativisme culturel : l'exemple classique en est la dame anonyme qui opposait à un exposé d'Ernest Jones sur l'égoïsme des rêves devant les membres d'une société savante américaine que « l'auteur ne pouvait juger que des rêves d'Autrichiens et n'avait le droit de rien déclarer sur les rêves des Américains. Elle était certaine quant à elle que tous ses rêves étaient rigoureusement altruistes⁸ ». Un aphorisme sarcastique de Karl Kraus sur Freud va dans le même sens : « Il a le mérite d'avoir introduit une constitution dans l'anarchie du rêve. Mais c'est la pagaille, comme en Autriche.⁹ »

La forme inédite de son livre amenait donc les critiques de Freud à contester la manière dont il cherchait à manier et théoriser l'objet « rêve », en rapportant ses théories et techniques à des traits de la personnalité de l'auteur ou à des traits culturels. Assurément, ces réactions sont à considérer comme des formes de résistance, mais peut-être moins contre la psychanalyse, qui veut y voir la confirmation de la vérité qu'elle énonce, que de façon plus

générale contre la tentative de transformer une *chose* socialement partagée comme le rêve en un *objet* prétendument expérimental et indépendant de tout contexte social et culturel¹⁰. Si l'on adopte la perspective d'une histoire et d'une anthropologie comparatives, on peut constater que la psychanalyse freudienne se situe au terme d'un long processus historique au cours duquel le rêve a été « repersonnalisé » pour se détacher des pratiques sociales qui le font exister en tant que chose partagée (fonctions rituelles du rêve dans les sociétés non occidentales, usages variés des clés des songes remontant à l'Antiquité, mais aussi représentations artistiques, littéraires et cinématographiques qui ont établi les conventions d'un langage et d'une imagerie oniriques¹¹). Pour saisir la spécificité de la pratique de l'auto-analyse freudienne, il convient de tenir compte du fait qu'elle se situe au croisement de deux courants. D'un côté, elle émerge d'une nouvelle culture d'observation et d'expérimentation qui cherche à faire du rêve, et notamment du corps rêvant, un objet de science (ce qui se traduit par des mesures physiologiques pendant le sommeil, des notations de récits de rêves destinées à fixer et stabiliser l'expérience nocturne du rêveur). Mais de l'autre, elle renoue avec des pratiques existantes pour traiter les rêves comme des choses oniriques qui circulent dans la vie quotidienne de cultures diverses, notamment en s'inspirant, de façon sélective, de pratiques divinatoires comme celles dérivées des clés des songes¹².

En tant que pratique d'écriture savante, l'auto-analyse, telle qu'elle est présentée dans *L'interprétation du rêve*, entend fixer non seulement les récits de rêves, mais aussi le processus de libre association, répondant par là à un souci d'objectivation d'un phénomène évanescent et récalcitrant. Même si Freud insiste à plusieurs reprises sur le fait que la psychanalyse ne s'apprend pas en lisant, le livre garde longtemps un rôle capital dans la constitution de sa nouvelle approche théorique et thérapeutique. Les multiples modifications et réécritures du texte dans ses éditions successives, notamment durant la période allant de 1900 à 1914, témoignent d'un processus collectif et conflictuel au cours duquel *L'Interprétation du rêve* fait figure d'instrument destiné à véhiculer cette approche qui incite les lecteurs à l'exercice d'une auto-analyse de leurs rêves selon le modèle freudien. En même temps, le livre devient un lieu de débat, et bientôt de combat, où l'auteur cherche à intégrer ou à réfuter les théories d'autres membres du mouvement psychanalytique¹³. Il s'avère ainsi que la théorie freudienne selon laquelle le rêve est « la satisfaction d'un désir refoulé ou réprimé » ne se cristallise, dans sa formulation complète et désormais célèbre, qu'au cours d'un long processus de réécriture engageant ses lecteurs (que ce soient des médecins, des patients ou d'autres psychanalystes), qui confrontent l'interprétation psychanalytique avec leurs propres rêves. Ce rapport entre le théoricien-analyste et le lecteur-patient est théorisé par Freud dans le registre de l'affectivité – « résistance » à la théorie et rapport de « transfert » avec son auteur –, ce qui vise à l'inscrire dans le dispositif propre à la psychanalyse, même s'il s'agit de formes de lecture et de réécriture ayant lieu hors du cabinet de l'analyste¹⁴.

Traduire l'intraduisible du rêve.

Ce premier modèle de la formation par l'auto-analyse selon le cas exemplaire de Freud rencontre des obstacles lorsqu'il est introduit dans d'autres cultures, c'est-à-dire très concrètement dès qu'il s'agit de traduire la *Traumdeutung* dans une autre langue. Cette situation conduit Freud à adopter une position singulière par rapport à son propre texte. Dans une note de bas de page de la troisième édition (1911), il postule qu'« un rêve est généralement impossible à traduire dans une autre langue » et qu'une traduction de son livre lui paraît pour la même raison impossible. Cette problématique de l'intraduisible – qui concerne aussi *La Psychopathologie de la vie quotidienne* et *Le Mot d'esprit* – ressort du fait que le rêve « est à ce point lié à l'expression verbale » qu'il faut constater « que chaque langue possède son propre idiome onirique¹⁵ [*Traumsprache*] ».

Compte tenu du fait que la *Traumdeutung* faisait office pendant cette période de premier manuel de la psychanalyse, la problématique de la traduction des rêves de Freud et de leurs interprétations est liée ici à celle de la transmission effective d'une nouvelle méthode. Contrairement à une historiographie qui veut comprendre l'auto-analyse freudienne des rêves comme un événement isolé et insondable (conformément à une tradition hagiographique créée retrospectivement, dans les années 1950, par Ernest Jones et Didier Anzieu et qui s'est inlassablement perpétuée depuis¹⁶), il convient d'insister sur sa fonction originale et formatrice de modèle qui conduit Freud à envisager une solution au problème de l'intraduisible. Il en vient à soutenir que le but principal de la traduction n'est pas de transposer le texte intégral (et notamment ses propres exemples personnels) dans une autre langue, mais plutôt de démontrer que la méthode peut également fonctionner chez un lecteur issu d'une autre aire linguistique. La radicalité de cette thèse avait été soulignée dès 1908 dans une lettre à Jung : « La Traumdeutung est malheureusement intraduisible et serait à refaire dans chaque langue¹⁷ ». Le traducteur est donc placé dans la position que Freud assignait à tout lecteur, à savoir celle d'un auteur à part entière censé se mettre à « recréer » *L'interprétation du rêve* dans sa propre langue. Cette exigence de réécriture conduit à un modèle pratique de traduction où les exemples trop idiomatiques de l'auteur doivent être remplacés par ceux provenant de l'auto-analyse du traducteur.

La traduction de la troisième édition de la *Traumdeutung*, commencée en 1911 par Abraham Arden Brill, premier traducteur exclusif des œuvres de Freud en langue anglaise, nous laisse entrevoir les problèmes pratiques auxquelles ce modèle était censé répondre. En raison de multiples difficultés avec l'éditeur George Allan, qui avait même exigé de supprimer plusieurs analyses de rêves (une demande que Freud jugeait « honteuse », mais à laquelle il avait finalement consenti pour sauver le projet), la traduction anglaise ne fut publiée qu'en mars 1913. Brill qui, dès la préface, insistait sur les « difficultés presque insurmontables » que posait cette traduction, recourait à la solution envisagée par Freud, consistant à remplacer à plusieurs reprises les exemples de l'auteur par d'autres rêves, en n'utilisant pas les siens, mais ceux de ses propres patients¹⁸. Les plus grands problèmes se posaient dans la partie du livre où Freud décrit une des techniques fondamentales du « travail du rêve » (*Traumarbeit*), la « condensation » (*Verdichtung*). Les mots y sont fréquemment traités « comme des choses par le rêve et connaissent alors les mêmes combinaisons que les représentations des choses » ce qui mène à des « créations verbales drôles et bizarres¹⁹ ». Brill supprimait deux exemples donnés par Freud, en indiquant en note qu'il les avait remplacés par un exemple venant d'une de ses propres patientes souffrant d'attaques d'angoisse²⁰. La combinaison de mots « *uclamparia – wet* », qui apparaît dans son récit de rêve, produit des associations renvoyant à un voyage en Italie pour soigner ces attaques nerveuses qu'elle croyait dues à une infection malarienne. Comme elle avait bu lors de son voyage une liqueur d'eucalyptus dans un monastère, le mot « eucalyptus » fusionnait, selon l'analyse de Brill, avec le mot « malaria » pour donner le terme composite *uclamparia*, alors que « *wet* » (humide) évoquait « *dry* » (sec), c'est-à-dire le nom d'un M. Dry « qu'elle aurait épousé s'il n'avait pas eu un penchant excessif pour la boisson²¹ ».

Même si les mécanismes du travail du rêve repérés par Freud fonctionnent aussi dans d'autres langues que l'allemand, Brill, comme il cherchait à le montrer avec cet exemple, se heurtait à certains écueils lorsqu'il entreprenait de traduire les symboles du rêve. Alors que l'introduction de l'interprétation symbolique avait d'abord servi à trouver un fond commun des idiomes oniriques dans différentes cultures, permettant parfois des raccourcis commodes²², la traduction américaine nécessitait des détours, et parfois même des remplacements. C'est ainsi que Brill avait noté que le symbole « roi » ne pouvait apparaître que dans les rêves des Allemands ou des Autrichiens pour signifier le père et qu'il fallait

trouver un équivalent chez les rêveurs américains : « le président, le gouverneur ou le maire²³ ».

À partir de la quatrième édition de *L'interprétation du rêve* (1914) Freud modifia le passage dans lequel il avait postulé que son livre était intraduisible : « Un rêve est généralement impossible à traduire dans une autre langue, et j'ai exprimé l'opinion qu'un livre comme celui-ci l'était donc aussi. Il n'en reste pas moins que le Dr. A. A. Brill, à New York, est parvenu à réaliser une traduction de la *Traumdeutung* »²⁴. Le statut de traducteur exclusif de Brill, que Freud défendit pendant une décennie, tenait à n'en pas douter en grande partie au fait que ce premier avait formé les premiers psychanalystes aux États-Unis, au sein de plusieurs institutions prestigieuses où il en vint à occuper lui-même des postes de plus en plus importants. Avec Putnam, à l'université de Harvard, et Smith Ely Jelliffe, qui avait fondé avec William A. White en 1907 les « Nervous and Mental Disease Monograph Series », où ses premières traductions de Freud parurent, Brill jouait un rôle-clé dans la conquête de l'« American Market²⁵ ». Mais à cette dimension institutionnelle s'ajoutaient, comme pour la plupart des disciples de Freud, des liens affectifs fondés sur des affinités partagées et des appartenances culturelles. Ainsi, le dépaysement volontaire de Brill par rapport à la culture juive de Galicie dont il était issu et son choix de la science médicale (contre la religion) facilitaient aux yeux de Freud un rapport de familiarité et de confiance. Il y trouvait une « intimité que l'on ne trouve que chez des consanguins²⁶ ». Pour Freud, ces liens institutionnels et affectifs comptaient beaucoup plus que les compétences linguistiques de son traducteur, qui firent l'objet, dès la parution des premières éditions américaines de ses œuvres, de critiques sévères. Ainsi, Ernest Jones, qui émergeait comme l'un des acteurs-clés au sein d'un groupe anglais s'attachant à éditer et traduire Freud ainsi qu'à définir et homogénéiser le vocabulaire proprement psychanalytique, n'hésitait pas à dénoncer les défauts stylistiques et les choix terminologiques de Brill.

Du fait de l'influence prédominante de Jones et d'une élite intellectuelle dont les membres étaient issus pour la plupart de l'université de Cambridge sur les éditions et traductions suivantes, désormais publiées par le pendant britannique de l'Internationaler psychoanalytischer Verlag, créé en 1919, Brill finit par perdre son statut de traducteur exclusif. Le bureau anglais de l'« International Psycho-Analytical Press », auquel s'adjoignit une librairie, menait une lutte sans trêve contre les traductions qui n'étaient pas supervisées par son comité éditorial, notamment aux États-Unis. Le modèle initial, qui lie Freud de façon étroite et même intime à son traducteur-analyste, se trouvait ainsi progressivement remplacé par un autre, qui émanait d'un groupe visant à contrôler et standardiser le langage freudien ainsi qu'à produire un texte complet et fidèle à l'original allemand.

La traduction de *L'Interprétation du rêve* de Brill restait néanmoins l'œuvre la plus vendue de Freud à cette époque dans le monde anglo-saxon²⁷, et la version ultérieure de la huitième et dernière édition de la *Traumdeutung* de 1932 échappait au contrôle du comité anglais. Freud écrivit une préface pour cette édition révisée, qui non seulement fait l'éloge de Brill, mais insiste de façon surprenante sur le fait que le livre « reste essentiellement inchangé » (« *remains essentially unaltered*²⁸ »). Le contraste est frappant entre la tentative d'intégrer la *Traumdeutung*, célébrée comme l'œuvre d'un seul auteur et de surcroît republié sans modifications majeures depuis sa première parution en 1900, dans un canon des œuvres de Freud et la pratique du traducteur-analyste, qui continue de fournir ses propres exemples dans cette version, en altérant et réécrivant le texte. Cette démarche du traducteur s'instituant lui-même comme auteur à part entière dans le texte – au point que l'on ne peut plus déterminer si c'est Freud qui cite des exemples de Brill ou si c'est ce dernier qui se cite lui-même – brouille systématiquement les frontières entre l'original et la traduction.

Dans la configuration historique que nous avons cherché à reconstituer, le problème de la traduction conçue comme une réécriture se pose de façon spécifique comme une

conséquence de l'obligation dans laquelle se trouve le traducteur de refaire l'auto-analyse originale de Freud dans sa propre culture. Au début des années 1920, ce premier modèle du traducteur comme ré-écrivain, censé effectuer une auto-analyse dans une langue autre que celle de Freud et prenant certaines libertés par rapport au texte allemand, entre en conflit avec un nouveau modèle, celui de l'équipe s'attachant à opérer une standardisation du langage freudien et visant à établir la forme canonique de l'œuvre du fondateur de la psychanalyse, dont l'auto-analyse est désormais considérée comme un acte fondateur, à la fois mystique et impossible à répéter²⁹. Détachés de leur contexte, les récits de rêves de Freud seront ainsi élevés au rang de textes sacrés et feront l'objet d'abondants commentaires et réinterprétations cherchant à les rendre conformes à la version « standard » du complexe d'Œdipe, une tendance justement critiquée par des historiens, sociologues et philologues qui insisteront en revanche sur le fond social et politique de ces rêves « refoulé » par une orthodoxie « plus freudienne que Freud³⁰ ». Or, comme nous avons essayé de le montrer, une historicisation des débuts de la psychanalyse et de ses processus de traduction révèle que ces rêves ne sont pas indépendants de tout contexte social, culturel et affectif, mais sont, dès leur notation et leur mise en récit au cours de l'auto-analyse, inextricablement liés à des formes de partage.

La fixation biographique sur Freud comme seul fondateur de la psychanalyse et la propagation d'une image trop personnalisée de celle-ci ont fait oublier ces processus collectifs et ces médiations nécessaires à sa pratique et à son savoir. Une reconstitution de modèles historiques de l'auto-analyse des rêves et de ses traductions ne vise pas en premier lieu à une révision sociologique de la théorie freudienne, mais invite plutôt à repenser les rapports entre sciences sociales et psychanalyse à partir d'une étude des médiateurs, des pratiques et des contextes qui font exister et circuler les rêves en tant que choses partagées et objets récalcitrants des sciences.

Andreas Mayer

andreas.mayer@ehess.fr

Centre Alexandre Koyré, CNRS-EHESS

RÉSUMÉ

Partager des choses oniriques : auto-analyses et traductions après Freud

Au lieu de comprendre la problématique de la psychanalyse freudienne face à l'histoire et aux sciences sociales selon une théorisation psychanalytique qui présente le rêve comme un objet asocial et décontextualisé, nous partons ici des pratiques d'écriture et de lecture qui, depuis l'auto-analyse freudienne, traitent les rêves comme des choses partagées. Les premières traductions américaines de la *Traumdeutung* mettent en évidence l'originalité du modèle auto-analytique : la consigne de Freud selon laquelle le traducteur doit être un analyste censé remplacer les exemples de l'auteur par ses propres analyses consiste à faire comme si l'auteur disparaissait derrière son procédé, en autorisant le traducteur à réécrire le livre, du moins de façon partielle, dans sa propre langue, en utilisant ses propres exemples. Même s'il est conçu dans des termes institutionnels, l'acte de traduction ne s'inscrit pas dans une logique visant à établir la forme canonique d'un texte définitif et clos, mais plutôt dans une culture de l'auto-observation où des écrits de rêves et leurs interprétations peuvent circuler comme des choses partagées.

MOTS-CLÉS : Psychanalyse, traduction, auto-observation, histoire du livre, Sigmund Freud, Abraham Arden Brill

SUMMARY

Sharing dream things: self-analyses and translations after Freud

Instead of understanding the problematic of Freudian psychoanalysis in relation to history and the social sciences according to a psychoanalytical theorising which presents the dream as an asocial and decontextualised object, we start here from the practices of writing and reading which, since Freudian self-analysis, treat dreams as shared things. The first American translations of the Traumdeutung highlight the originality of the self-analytical model: Freud's instruction that the translator must be an analyst who is supposed to replace the author's examples with his own analyses acts as if the author disappears behind his process by allowing the translator to rewrite the book, at least partially, in his own language using his own examples. Even if it is conceived in institutional terms, the act of translation is not part of a logic of canonisation of a definitive and closed text, but rather of a culture of self-observation where dreams and their interpretations can circulate as shared things.

KEYWORDS: *psychoanalysis; translation; self-observation; history of the book; Sigmund Freud; Abraham Arden Brill*

RESUMEN

Compartiendo cosas de ensueño: Auto-análisis y traducciones después de Freud

En lugar de comprender la problemática del psicoanálisis freudiano en relación con la historia y las ciencias sociales según una teorización psicoanalítica que presenta el sueño como un objeto asocial y descontextualizado, partimos aquí de las prácticas de la escritura y la lectura que, desde el autoanálisis freudiano, tratan los sueños como cosas compartidas. Las primeras traducciones americanas del Traumdeutung destacan la originalidad del modelo autoanalítico: la instrucción de Freud de que el traductor debe ser un analista que debe sustituir los ejemplos del autor por sus propios análisis actúa como si el autor desapareciera detrás de su proceso al permitir que el traductor reescriba el libro, al menos parcialmente, en su propio idioma utilizando sus propios ejemplos. Aunque se conciba en términos institucionales, el acto de traducción no forma parte de una lógica de canonización de un texto definitivo y cerrado, sino más bien de una cultura de auto-observación donde los escritos de los sueños y sus interpretaciones pueden circular como cosas compartidas.

PALABRAS CLAVES: *psicoanálisis; traducción; auto-observación; historia del libro; Sigmund Freud; Abraham Arden Brill*

¹ Sigmund Freud, *L'interprétation du rêve*, trad. Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éd. du Seuil, 2010, p. 309.

² Sigmund Freud, « Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten », in *id.*, *Studienausgabe. IV, Psychologische Schriften*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1970, p. 9-219, p. 167 ; *Le mot d'esprit et sa relation à l'Inconscient*, tr. fr. Denis Messier, trad. modif., Paris, Gallimard, 1988, p. 320 et seq.

³ Sigmund Freud, *L'interprétation du rêve*, *op. cit.*, p. 291.

⁴ Cf. Lydia Marinelli et Andreas Mayer, *Rêver avec Freud. L'histoire collective de « L'interprétation du rêve »*, trad. Dominique Tassel, Paris, Aubier, 2009.

⁵ Freud, *L'interprétation du rêve*, op. cit., p. 142-143.

⁶ *Ibid.*, p. 143.

⁷ La liste est longue : elle commence avec le premier biographe, Fritz Wittels, qui a fourni la plupart des motifs de la personnalité du « grand homme », reproduits avec des variations jusqu'aujourd'hui. Cf. Andreas Mayer, « Wie schreibt man keine Freud-Biographie ? », *Zeitschrift für Ideengeschichte*, vol. 14, n° 4, 2020, p. 68-84.

⁸ Sigmund Freud, *L'interprétation du rêve*, op. cit., p. 313, n. 1 (note ajoutée à la troisième édition de 1911).

⁹ « *Ihm gebührt das Verdienst, in die Anarchie des Traums eine Verfassung eingeführt zu haben. Aber es geht darin zu, wie in Österreich.* » *Die Fackel*, n° 254-255, 1908, p. 33.

¹⁰ Sur la distinction entre chose et objet, voir la discussion dans Remo Bodei, *La vie des choses*, trad. Patrick Vighetti, Belval, Circé, 2018. En ce sens, il conviendrait de parler plutôt des « résistances » à l'analyse freudienne des rêves. Cf. Marinelli et Mayer, *Rêver avec Freud*, op. cit., p. 25-40.

¹¹ Voir les éléments d'analyse figurant dans Roger Bastide, *Le rêve, la transe et la folie*, Paris, Flammarion, 1972, qui seraient à reprendre en ce sens.

¹² Andreas Mayer, « La Traumdeutung, clé des songes du XX^e siècle ? Freud, Artémidore et les avatars de la symbolique onirique », in Jacqueline Carroy et Juliette Lancel (dir.), *Clés des songes et sciences des rêves, de l'Antiquité à Freud*, Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. 157-181.

¹³ Cf. Marinelli et Mayer, *Rêver avec Freud*, op. cit. La seule traduction française qui fait entrevoir ce travail considérable de modification est celle établie par Jean-Pierre Lefebvre.

¹⁴ Rappelons qu'en 1900, le dispositif psychanalytique n'est pas encore stabilisé et institutionnalisé sous sa forme « classique » du fauteuil-divan et que, par la suite, de multiples variantes coexistent. Cf. Andreas Mayer, *Sites of the Unconscious. Hypnosis and the Emergence of the Psychoanalytic Setting*, Chicago, The University of Chicago Press, 2013, chap. VIII.

¹⁵ Freud, *L'interprétation du rêve*, op. cit., p. 136-137, n. 1.

¹⁶ Ernest Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud. I, La jeunesse : 1856-1900*, Paris, PUF, 1970, p. 351 ; Didier Anzieu, *L'auto-analyse. Son rôle dans la découverte de la psychanalyse par Freud. Sa fonction en psychanalyse*, Paris, PUF, 1959 ; à partir de la 2^e édition (Paris, PUF, 1975) l'ouvrage est paru sous le titre *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*.

¹⁷ Lettre de Freud à Jung, 17.02.1908, Sigmund Freud et C.G. Jung, *Briefwechsel*, Francfort, S. Fischer, 1974, p. 133.

¹⁸ Pour une analyse plus détaillée de ce cas, cf. Andreas Mayer, « Freud übersetzen. Historische und theoretische Reflexionen zu einem frühen Übersetzungsmodell in der Psychoanalyse », *Geschichte der Philologien*, n° 57-58, 2020, p. 84-100.

¹⁹ Freud, *L'interprétation du rêve*, op. cit., p. 337-338.

²⁰ Sigmund Freud, *The Interpretation of Dreams*, trad. Abraham Arden Brill, New York, Macmillan, 1913, p. 277-278 ; Freud, *L'interprétation du rêve*, op. cit., p. 338-339.

²¹ *Ibid.*

²² Sur les enjeux de la symbolique en psychanalyse, cf. John Forrester, *Le langage aux origines de la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 121-209 ; Giordana Charuty, « Anthropologie et psychanalyse : le dialogue inachevé », in Gérard Althabe, Daniel Fabre et Gérard Lenclud (dir.), *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1992, p. 75-115 ; Marinelli et Mayer, *Rêver avec Freud*, op. cit.

²³ Freud, *The Interpretation of Dreams*, op. cit., p. 246 : « *In this country the President, the Governor, and the Mayor often represent the father in the dream. (Translator.)* »

²⁴ S. Freud, *Die Traumdeutung*, 4^e éd., Wien, F. Deuticke, 1914, p. 76.

²⁵ Lettre de Sigmund Freud à Abraham Arden Brill, 02.12.1909, Sigmund Freud Papers, Library of Congress.

²⁶ Lettre de Sigmund Freud à Abraham Arden Brill, 25.4.1923, Sigmund Freud Papers, Library of Congress.

²⁷ Avec plus de 16 000 livres vendus jusqu'à la parution de l'édition remaniée et augmentée en 1932. Nathan Hale, *Freud and the Americans: The Beginnings of Psychoanalysis in the United States, 1876-1917*, New York, Oxford University Press, 1971, p. 430.

²⁸ Sigmund Freud, *The Interpretation of Dreams*, trad. Abraham Arden Brill, 3^e éd. anglaise, remaniée conformément à la 8^e éd. allemande, London, G. Allen & Unwin, 1933. Cette préface n'a pas été reprise dans la dernière traduction française de Jean-Pierre Lefebvre.

²⁹ Cette tension entre les deux modèles se retrouve, sous d'autres formes, en ce qui concerne la traduction de la psychanalyse dans d'autres langues et cultures. Cf. pour le cas français, Andreas Mayer, « Die Produktion des "französischen Freud". Zur Geschichte der ersten Freud-Übersetzungen in Frankreich », *Luzifer-Amor. Zeitschrift zur Geschichte der Psychoanalyse*, n° 34, 2021 (à paraître).

³⁰ Selon l'expression de Sebastiano Timpanaro, *La « fobia romana » e altri scritti su Freud e Meringer*, Pisa, ETS, 1992, p. 219-245. Ces relectures marxistes prennent leur source chez Erich Fromm, *Sigmund Freud's Mission: An analysis of his personality and influence*, London, G. Allen & Unwin, 1959, et chez Carl E. Schorske, « Politique et parricide dans *L'interprétation des rêves* de Freud » in *id.*, *Vienne, fin de siècle. Politique et culture*, trad. Yves Thoraval et Éric Vigne, Paris, Seuil, 1983.